17 Février 1924

# LES PÂQUES PIÉMONTAISES

1655 1655

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE VAUDOISE
(Supplément au N° 45)

17 FÉVRIER 1924

# LES PÂQUES PIÉMONTAISES

1655

*Publié par la* ***Société d'Histoire Vaudoise***
*pour les Familles Vaudoises.*

Nous avons exposé comment l'expédition de 1653 contre le Val Luserne, occasionnée par l'incendie du couvent du Villar, ne réussit pas à remplir le plan de la Propagande d'exterminer les Vaudois.

Ce plan ne fut pas abandonné. La France étant en guerre avec l'Espagne, qui possédait la Lombardie, quatre régiments devaient passer l'hiver de 1654 dans la haute vallée de la Doire, alors française. Mais la duchesse Christine leur assigna les Vallées pour leurs cantonnements, tout en leur faisant savoir, par des voies détournées, qu'ils y seraient mal reçus. En même temps, ses émissaires excitaient les Vaudois à prouver leur fidélité au duc en résistant à ces étrangers, qui, leur disait-on, envahissaient le pays contre ses ordres.

D'ailleurs, ces troupes, commandées par le comte de Grancey, étaient précédées par une réputation d'indiscipline et de dérèglements dont mainte région de la France avait déjà eu occasion de se plaindre.

Les esprits étant ainsi surexcités de part et d'autre, il devait s'ensuivre un conflit qui ne pouvait finir que par l'écrasement des Vaudois. Tel était le plan infernal de la Propagande : se servir du patriotisme bien connu des habitants des Vallées pour en provoquer le massacre !

Afin d'obéir aux ordres de la Cour, les milices de la Vallée de Luserne prirent les armes et se barricadèrent à l'entrée de La Tour, où les troupes arrivèrent le 2 février 1654. Irrité de cette résistance, Grancey avait déjà donné l'ordre de marcher à l'assaut quand le modérateur Léger, tenant par la queue le cheval d'un officier huguenot, traversa hardiment le camp ennemi et réussit

à faire connaître au commandant les menées jésuitiques qui avaient failli mettre le feu aux poudres. Grancey envoya à Turin une estafette, qui revint avec un ordre signé par Christine, et la résistance des Vaudois cessa aussitôt.

La succursale de la Propagande, organisée à Turin, comptait parmi ses membres les plus zélés le marquis et la marquise de Pianesse, le comte Christophe Rorengo, l'ex-prieur de Luserne, Marc Aurèle Rorengo, et plus d'un ministre d'Etat. Les moines, répandus dans les Vallées, les informaient minutieusement des moindres évènements, qu'ils représentaient sous les couleurs les plus fausses.

En voici un exemple. Un vieillard épousait une jeune fille. Une bande de jeunes gens voulut, selon la coutume, lui faire le charivari ou la *ciabra*. S'étant emparés de son âne, ils le hissèrent sur le toit du four communal de La Tour, et, après avoir placé devant lui un livre ouvert, ils se mirent à danser et à chanter tout autour.

On les accusa d'avoir voulu parodier les cérémonies du culte romain, bien que ces jeunes gens fussent catholiques, à l'exception du fils de Scipion Bastie, et qu'un Vaudois, l'ancien de la Ville, eût insisté en vain pour que l'autorité fît cesser cet esclandre. On retrouve cette stupide accusation répétée, quatre mois plus tard, dans une lettre du duc aux Cantons Suisses, pour justifier le massacre de milliers de personnes !

Le traité de Cavour de 1561 garantissait aux Vaudois le droit d'habiter dans tout le Piémont, ne limitant que le territoire où le culte public était permis. Tout cela était compris dans les privilèges des Vallées, qui venaient d'être confirmés en 1653. Sans en tenir aucun compte, le duc publia, le 25 janvier 1655, un édit injuste et cruel, dont l'exécution fut confiée à l'impitoyable Gastaldo, auditeur de Justice. Par cet édit, tout Vaudois, habitant à Campillon, Fenil, Bubiane, Briquéras, S. Second, S. Jean et Luserne, ainsi qu'à La Tour jusqu'au Billon, devait abjurer, ou quitter sa maison et ses biens, dans le terme de trois jours, sous le prétexte que les limites prescrites

au culte public étaient les mêmes que pour la simple habitation.

On était au plus fort d'un hiver neigeux et froid. Néanmoins, il n'y eut pas une famille qui ne préférât à l'abjuration une retraite désastreuse sur la montagne, avec vieillards, enfants et malades. Ces proscrits avaient à peine quitté leurs demeures qu'elles étaient saccagées par des pillards, accourus des communes de la plaine, et de la Vallée du Pô, qui incendièrent ce qu'ils ne purent emporter. A ceux qui réclamaient auprès de Gastaldo, il répondait narquoisement qu'il ne manquerait pas de punir les coupables, si on les lui amenait.

Plusieurs suppliques furent adressées au prince ; mais son ministre, le marquis de Pianesse, ne jugea pas à propos de les lui présenter. Alors, des députés furent envoyés à Turin. On les y retint longuement, au moyen de paroles ambiguës. Enfin, Pianesse leur fixa une audience pour le 17 avril ; mais, comme ils se disposaient à s'y rendre, ils apprirent que le marquis était parti dans la nuit, pour envahir les Vallées, à la tête de 500 fantassins et 200 cavaliers. Quinze régiments piémontais, français, bavarois, irlandais, et 28 compagnies de cavalerie suivaient de près, formant un total de plus de 15.000 hommes. La population entière des Vallées, y compris les femmes et enfants, comptait 18.000 âmes.

S. Jean étant inhabité et détruit, Pianesse se porta jusqu'à l'entrée de La Tour, où 400 Vaudois, commandés, paraît-il, par le capitaine Jahier, résistèrent vaillamment pendant trois heures au pont de l'Angrogne, grossie par les pluies. Mais le comte Amédée de Luserne vint les prendre à dos par la Ruà des Bruns, ce qui contraignit les défenseurs à se retirer sur la colline.

Le combat cessa à 1 heure du matin, et l'armée alla chanter le *Te Deum* devant la chapelle du couvent, en y joignant les cris de : *Vive la sainte église romaine ! Vive la sainte foi ! Malheur aux Barbets !* Pianesse lui-même logea au couvent.

La croisade avait commencé. C'était le jour des Rameaux. Les soldats le sanctifièrent en se lançant sur

les hameaux de la *costière,* bien que celle-ci ne fût pas comprise dans l'édit de Gastaldo. Ces brigands, qui se livrèrent aux pires excès, étaient commandés par le comte Mario de Bagnol.

Les lundi et mardi, 19 et 20 avril, après avoir détruit le temple de La Tour, ils montèrent à l'attaque du Taillaré ; mais Jahier les en repoussa. Les troupes, qui attaquèrent le Chabas et Castelus de S. Jean, eurent le même sort.

Ces revers induisirent Pianesse à recourir à la fourberie. Il convoqua les députés des communes, blâma ces

**Incendie du Temple de La Tour** (Copiers).

attaques, qu'il disait contraires à ses ordres, et leur demanda de donner une preuve de leur fidélité en logeant un régiment d'infanterie et deux escadrons de cavalerie dans chacune des communes d'Angrogne, Villar et Bobi. Le duc, assurait-il, après cette marque d'obéissance, rappellerait les troupes.

Contre l'avis de quelques hommes prudents, le consentement fut donné et les régiments se mirent en marche le soir même. Mais, au lieu de s'arrêter dans les hameaux inférieurs, ils se hâtèrent d'occuper les plus élevés, avant la nuit. Ceux qui étaient dirigés sur Angrogne n'attendirent même pas d'y être arrivés pour incendier et massacrer sur leur passage.

Alors le soupçon d'une trahison se changea en certitude. Plusieurs s'enfuirent sur les montagnes encombrées de neige.

Ceux qui défendaient la Rochaille tinrent bon jusqu'à ce que les familles, réfugiées au Pra du Tour, eussent atteint le Bagnôu pour passer en Val Pérouse.

Un moine et un prêtre veillèrent à ce que les soldats incendiassent le Chabas et ce qui restait des maisons de S. Jean, La Tour et Angrogne. Par contre, les troupes, cantonnées au Villar et à Bobi, se continrent, en attendant le signal fixé, ce qui induisit plusieurs fuyards à rentrer dans leurs demeures.

A 4 heures du matin du 24 avril, jour de Pâques, un feu fut allumé sur les ruines du Castelas de La Tour. Et le jour, qui rappelait la résurrection du Sauveur, fut, au contraire, consacré à mettre toute la vallée à feu et à sang. Se ruant sur les familles chez qui ils logeaient, les soldats procédèrent à une tuerie d'hommes, de femmes et d'enfants, précédée d'outrages abominables et d'effroyables tortures, dont le récit fait dresser les cheveux. Ces supplices sont minutieusement décrits dans le livre du modérateur d'alors, Jean Léger ; mais nos mœurs ne permettent pas d'insister sur de telles horreurs. L'on peut s'en faire une idée en lisant ce que les Turcs font subir, de nos jours encore, aux Arméniens, à leurs femmes, à leurs jeunes filles, à leurs enfants. Des centaines de ceux-ci furent arrachés des bras de leurs parents et placés dans des familles de la plaine, pour les élever dans la religion de ces massacreurs.

Quand les soldats furent las de tuer, ils emmenèrent les survivants dans les prisons de Luserne et de Turin, où un bon nombre succomba aux mauvais traitements et aux privations. Quarante abjurèrent pour échapper au supplice.

Quand ils eurent égorgé leurs hôtes, les soldats partirent à la recherche des fuyards, fouillant les moindres recoins des montagnes pour achever l'extermination de ce pauvre peuple. Plusieurs personnes périrent en voulant passer, à travers la neige, le Col Julien et le Col

de la Croix. Sur la route du Pra, une avalanche entraîna 36 personnes du Villar. Il paraît que c'est ce souvenir lugubre qui a valu le nom de *Plan des Morts* au plateau où l'avalanche de la Coumbalassa se précipite du haut d'une formidable paroi rocheuse.

Il n'est pas possible d'établir le nombre des victimes du massacre, qui fut appelé les « Pâques Piémontaises ». Des auteurs contemporains le portent à 6000. Un *Etat des Vallées,* dressé peu après l'évènement, en compte 1712 sur une population de 18.000. En ajoutant la partie du Val Pérouse qui appartenait à la France, l'Eglise Vaudoise comptait alors 23.520 âmes, dont environ 10.000 communiants.

A ce chiffre de 1712 victimes égorgées, il faut ajouter ceux qui moururent dans les prisons, ou bien au cours des combats qui suivirent, et l'on atteint le nombre de plus de 2000, que donne une autre source.

Le 2 mai, on comptait 116 catholisés à Bobi, 488 au Villar, 107 de La Tour retenus au Villar. Le reste était mort, prisonnier ou fugitif. Il ne restait pas un seul Vaudois à La Tour, Angrogne, S. Jean et Rora.

Nous ne nous arrêtons pas sur ce qui s'était passé dans ce dernier vallon, qui a fait le sujet de l'opuscule publié en 1917, sous le titre : « *Josué Janavel* ». Les maisons et les églises étaient détruites et incendiées, les vignes et les arbres fruitiers coupés, tout le pays désolé.

Seul le chef-lieu du Villar avait été épargné parce qu'on l'avait promis aux Irlandais. Ceux-ci, chassés de leur île par Cromwell pour y avoir perpétré un massacre des protestants encore plus grand que celui des Vallées, venaient de se distinguer par leur raffinement de cruauté, en inventant les tourments les plus affreux et les plus longs.

La Vallée de Luserne était conquise pour la foi romaine ; restaient l'*envers* de celle de la Pérouse et le Val S. Martin. Le 28 avril, Gastaldo étendit à ces Vallées l'édit de janvier, intimant aux Vaudois d'en sortir dans trois jours ou d'abjurer. Et le marquis Villa, qui avait commandé une partie des massacreurs, parcourut ces

régions avec 250 soldats. Ils ravagèrent le Val Pérouse qu'ils trouvèrent inhabité, les habitants n'ayant eu qu'à traverser le Cluson pour se trouver en terre française. Il en fut de même de la paroisse de Villesèche. Etant monté à Pral, le marquis obtint des habitants de ce vallon reculé la promesse d'abjurer. Antoine Guigou, seul, périt plutôt que d'apostasier. Rodoret, Salse, Macel et Maneille montrèrent la même faiblesse, au passage des troupes.

Informée de ces résultats par le jésuite Caresana, la duchesse Christine lui répondit : « *La relation que vous nous avez envoyée nous a extraordinairement plû. S. A. R., mon fils bien-aimé, est infiniment reconnaissant envers la bonté de Dieu de ce qu'il ait voulu réserver au temps de son gouvernement l'extermination du plus ancien séminaire de l'hérésie* ».

De son côté, le pape Alexandre VII félicita le duc d'avoir « *affligé l'hérésie par un grand massacre, d'en avoir remporté de très grandes dépouilles et, après avoir vaincu les hérétiques, de les avoir contraints à subir le joug de la foi* ».

Tandis que les Cours de Savoie et de Rome proféraient de tels blasphèmes, toute l'Europe protestante — calvinistes, luthériens, anglicans — secouée d'horreur à l'ouïe de cette hécatombe, s'indigna contre les assassins et avisa aux moyens de secourir les survivants.

Mais déjà ceux-ci avaient pris la rescousse, pendant que le modérateur Léger parcourait les pays étrangers, décrivant en traits de feu, par la parole et par la plume, la désolation de son peuple.

Dans une assemblée, tenue à la Chapelle, au-dessus du Bec Dauphin, il avait conjuré les Vaudois de ne pas se disperser et de ne pas renoncer à leurs Vallées, comptant sur la puissance de Dieu et sur l'intervention de leurs frères en la foi pour les y rétablir.

De même, aux offres de Cromwell de recueillir ses compatriotes en Irlande, Léger répondit par un refus, insistant sur l'importance que l'Eglise Vaudoise avait, pour tous les Protestants, en tenant haut élevé en Italie le

flambeau de l'Evangile. Cromwell comprit et les aida d'une autre manière.

Plusieurs Vaudois s'étant réfugiés au Val Cluson, le marquis de S. Damian, gendre de Pianesse, voulut attaquer cette Vallée, quoique française. Il en fut repoussé. Ce fut peut-être ce qui décida les réfugiés à prendre l'offensive.

Barthélemi Jahier, que nous avons vu défendre La Tour à l'arrivée des troupes, s'était ensuite retiré chez lui, à la Ruà de Pramol, et de là à Mentoulles. Il y réunit une bande de 150 hommes, avec lesquels, pendant que le marquis Villa retournait de Maneille à Pral pour confirmer les catholisés dans leur conversion forcée, il franchit le Col du Clapier et, dans la nuit du 4 mai, il surprit le Perrier. Il le trouva rempli de vivres, de bétail et de butin amassé par les pillards. Les Vaudois emportèrent ce qu'ils purent, livrèrent le bourg aux flammes et repassèrent la montagne.

Malgré cette alerte, Villa quitta la Vallée en emmenant des otages des communes catholisées. Aussi, le 11 mai, Jahier, accompagné, cette fois, de 500 hommes, parcourut-il ces mêmes communes, leur imposant de se joindre à lui pour reconquérir les Vallées, s'ils ne voulaient être traités comme des ennemis et des traîtres.

Grossi par ces recrues, il traversa dans toute sa longueur la Vallée de Pérouse, saccagea, par représailles, Miradolo et S. Second, et vint camper à Angrogne. C'était le 15 mai.

Une semaine plus tard, Janavel, rentré du Queyras avec une autre bande moins nombreuse, s'établissait sur les hauteurs du Villar. S'étant donné rendez-vous, les deux capitaines unirent leurs forces, le 27 mai, au Verné d'Angrogne, et procédèrent dès lors, en parfait accord, dans leur courageuse entreprise.

Avec une grande vaillance et une rapidité de mouvements, qui déroutait tous les plans de l'ennemi, ils attaquèrent tour à tour Garsillane, S. Second, Briquéras, La Tour, Crussol, Luserne, répandant l'alarme dans toute la région d'où étaient partis les massacreurs de leurs frères et les pillards de leurs biens.

LE PERRIER.

Tout semblait leur réussir. Mais le 18 juin fut pour eux une journée funeste, dans laquelle Janavel reçut, en combattant, une blessure en pleine poitrine et dut être transporté à Pinache pour y mourir, croyait-on.

En laissant le commandement unique à son collègue, Janavel lui avait recommandé de laisser reposer ses hommes. Mais Jahier, bouillant et téméraire, prêta l'oreille à un traître qui, sous prétexte d'un riche butin à faire dans les métairies éparses entre S. Second et Osasc, voulait l'attirer sur le passage de l'escadron de Savoie, fort de 400 cavaliers, qui allait à Briquéras pendant la nuit, pour le changement de la garde. Avec 150 de ses hommes, choisis parmi les plus résolus, Jahier descendit jusqu'aux dernières diramations des Pians, où il laissa un tiers de sa troupe en vedette et pour protéger la retraite. Mais, quand les autres eurent atteint le but de sa marche, ils se trouvèrent soudain enveloppés par la cavalerie, qui les sabra sans pitié. Se voyant perdus, ces héros résolurent de vendre chèrement leur vie et causèrent de graves pertes à l'ennemi. Jahier tua d'abord le traître, puis il se défendit comme un lion et périt en combattant, criblé de blessures. Son fils aîné, Jean, mourut en brave aux côtés de son vaillant père.

Leurs têtes furent portées au duc et à Christine, sa mère, pour avoir les 600 ducats, qui avaient été promis à qui aurait pris, mort ou vif, ce hardi champion de la cause vaudoise. Cette mort épique a été chantée par l'historien Alexis Muston, dans son poème intitulé la *Valdésie*.

Quand l'aube eut éclairé cette scène de carnage, on compta, parmi de nombreux cavaliers, les corps de 83 Vaudois. Vingt-et-un autres s'étaient traînés, tout en perdant leur sang, jusque vers Miradolo ; on les trouva morts sur les chemins ou dans les ruisseaux. Un seul, David Arduin, du Teynau, eut encore la force de passer le Cluson à la nage et d'apporter la triste nouvelle au Villar Pérouse, peu d'heures après qu'on y avait vu arriver le triste cortège, qui avait apporté Janavel.

Les combattants restés à Angrogne, après ces graves pertes, se retirèrent sur la Vachère sous les ordres de François Laurent, des Clos, et de Jacques Jahier, le frère du capitaine. La nuit était à peine passée que l'ennemi,

informé de leur détresse, les attaqua avec toutes ses forces. Les montagnards avancèrent hardiment à leur rencontre, repoussèrent deux assauts successifs tendant à occuper le Castelet, et causèrent de graves pertes aux assaillants. De leur côté, ils perdirent le vaillant sergent Michel Bertin, d'Angrogne. Son fils Jean, après avoir mis en sûreté la dépouille mortelle de son père, en prit la place en disant : *Quoique mon père soit mort, ayez bon courage, compagnons, car Dieu est un père pour nous tous.* Puis il les guida à l'assaut et fut reconnu leur chef. Jean Bertin se signala à plusieurs reprises dans cette campagne et dans celle de 1663, et son fils Michel sera plus tard un des capitaines de la Rentrée.

L'intérêt, que le modérateur Léger avait suscité en faveur des Vallées dans les pays protestants, provoqua l'intervention de plusieurs Etats. Mais, pendant que les lenteurs de la diplomatie risquaient de rendre cette voie inutile, un certain nombre de Huguenots et de Suisses, vaillants et habiles, vinrent grossir les rangs des combattants. Aussi purent-ils repousser l'attaque formidable du 12 juillet, alors que 6000 hommes montèrent à l'attaque du Castelet. L'ennemi dut se replier avec la perte de 95 hommes. En cette occasion, comme en 1560-61, les défenseurs recoururent largement aux rochers roulés, qui ont été appelés l'artillerie des Vaudois, et qui leur permirent d'arrêter les envahisseurs aux Casses.

Le commandement fut alors donné à un officier huguenot, Descombies, pendant qu'un réfugié de Barcelonnette, Feutrier, organisait un escadron de 70 cavaliers.

Leur petite armée atteignit le nombre de 1800 hommes, avec lesquels, le 18 juillet, ils attaquèrent La Tour, incendièrent le couvent et poussèrent jusqu'à l'autre extrémité du bourg, où l'on venait de bâtir le fortin de la Munition. L'arrivée de la garnison de Luserne les empêcha de compléter leur succès. Janavel, convalescent de sa blessure, qu'on avait cru mortelle, assistait de loin à ce combat.

La Cour de Turin avait réussi, jusque-là, par ses longueurs, à rendre vaine l'intervention des Puissances Protestantes. Mais la persévérance des ambassadeurs suisses, et l'énergie de Cromwell, qui gouvernait l'Angleterre, ainsi que la résistance victorieuse des Vaudois, que l'on

avait cru pouvoir écraser par un coup de main, contraignirent le duc à promulguer une trêve.

Mais elle ne pouvait être observée loyalement par ceux qui ont pour principe qu'on n'est pas tenu de garder la parole donnée aux hérétiques. La belle métairie des Appia, qui était la demeure et la propriété de Léger, pasteur de S. Jean, avait été saccagée, comme le reste du territoire, au lendemain de l'édit de janvier. Sa bibliothèque, riche en ouvrages rares et en manuscrits précieux, avait été emportée, en partie à Turin, en partie à Saluces. Mais la bâtisse était demeurée intacte, sans doute parce que quelqu'un se préparait à se la faire adjuger, comme étant confisquée à un hérétique. Prévoyant maintenant que Léger rentrerait dans ses biens, on incendia les Appia, malgré la trêve, pour que le modérateur ne pût retrouver sa maison intacte. Par représailles, et pour prévenir d'autres violations de l'armistice, les Vaudois en détruisirent d'autres, le 28 juillet. Ce dernier acte d'hostilité mit fin à la guerre, après trois mois de combats.

Dès le mois de mai, la Suisse et la Hollande avaient intercédé par des lettres et des ambassades, auxquelles la duchesse avait fait répondre par des relations mensongères, qui n'avaient trompé personne.

Cromwell, Lord Protecteur d'Angleterre, menaça d'envoyer sa flotte bombarder Nice et Villefranche, si cette nouvelle Jézabel ne cessait de massacrer des sujets fidèles, à cause de leur religion, et ne les réintégrait dans leurs biens et dans leurs privilèges. Son ambassadeur, Morland, qui a écrit l'histoire de cette année tragique, avec force preuves et documents, porta à Turin une lettre énergique, écrite par le secrétaire de Cromwell, le célèbre poète Milton. On doit aussi à ce dernier un sonnet inspiré sur les malheurs des Vallées. Cromwell contraignit même la catholique France à intervenir, en refusant de signer un traité d'alliance, si le cardinal Mazarin, qui la gouvernait, n'exigeait du duc de Savoie la liberté religieuse pour les Vaudois.

Aussi, tandis que, le 14 avril, l'ambassadeur de France à Turin, qui était à part du complot, avait envoyé aux consuls du Val Pragela une défense sévère d'aider les Vaudois, ceux-ci purent ensuite organiser dans cette

même Vallée la troupe de Jahier et, plus tard, accueillir dans leurs rangs plusieurs protestants français.

Cromwell contribua aussi, par un généreux don, et par une collecte, qu'il fit faire dans toute l'Angleterre, au relèvement des Vallées. Cette souscription fut si considérable que, après avoir distribué à chaque famille de quoi lui permettre de se relever de ses ruines, le reste, qui fut capitalisé, produisit une rente suffisante pour assurer les honoraires de tous les pasteurs et des maîtres d'école. Malheureusement, après la mort de Cromwell, le roi Charles II s'empara de ce fonds en disant qu'il n'était pas tenu de payer les dettes d'un usurpateur !

Mais revenons à la paix. Comme les Vaudois ne pouvaient plus se fier au prince ni aux ministres, qui les avaient trahis tant de fois et d'une manière si infâme, il fut décidé que la conférence pour la paix serait tenue à Pignerol, qui appartenait à la France.

La neutralité n'était qu'apparente, puisque la présidence était confiée à l'ambassadeur Servient, que nous avons vu être à part du complot.

Craignant l'influence prépondérante de Cromwell, on hâta la chose, on écourta la discussion, pour ne pas donner le temps à son ambassadeur de retourner de Genève, et à celui de Hollande d'arriver. Les Suisses firent leur possible pour défendre les intérêts des Vaudois ; mais ils n'avaient pas derrière eux une puissance qui pût inspirer du respect à des gens lâches et déloyaux.

Au lieu que Cromwell voulait que les Vaudois rentrassent dans tous leurs biens et privilèges, et fussent dédommagés des pertes qui leur avaient été injustement infligées, ils durent renoncer à habiter et à posséder quoi que ce soit dans les communes de Garsillane, Campillon, Fenil, Bubiane et Briquéras et dans les bourgs de Luserne et S. Second. Les ministres du duc prétendaient même restreindre les Vaudois aux territoires d'Angrogne, Villar, Bobi et Rora.

Une centaine de familles durent ainsi chercher à s'établir dans les communes supérieures, qui avaient déjà de la peine à nourrir leur population. Quelques familles émigrèrent dans les pays protestants.

S. Jean perdait l'usage du temple des Malanots (aujourd'hui les Malans), et aucune prédication ne devait

plus se faire dans son territoire, bien que, ayant été séparé d'avec Luserne, il ne fût plus habité par un seul catholique. Il leur restait le temple du Chabas, bâti sur les confins d'Angrogne.

Le culte romain devait être rétabli partout, même là où il n'y avait point de catholique, et où le culte avait cessé depuis un siècle.

D'autre part, une amnistie générale était publiée, les prisonniers, qui survivaient à une affreuse captivité, et les enfants enlevés, devaient être rendus sans rançon. Cette dernière clause fut loin d'être observée. Les pauvres parents, qui se rendirent dans les bourgs de la plaine pour ravoir leur progéniture, furent souvent mal accueillis et même battus ; la plupart de ces enfants ne revirent jamais leurs familles ni leurs Vallées, et furent élevés dans la religion de leurs bourreaux.

Cet accord, auquel la Cour voulut donner le nom de Patente de Grâce, fut signé le 18 juillet. Il aurait pu procurer aux Vallées, et à tout le Piémont, de longues années de paix s'il avait été loyalement observé. Mais telle n'était pas l'intention de la Cour, et de la Propagande qui la fanatisait.

Un article particulier promettait la démolition du fortin de la Munition, construit près du pont de l'Angrogne, à La Tour. Il fut, en effet, abattu ; mais, en même temps, on construisait sur la colline le Fort de S. Marie avec un tel zèle qu'avant la fin de l'année il était achevé, et occupé par une garnison de soldats, qui savaient que tout leur était permis au détriment des Vaudois.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si les années qui suivirent furent toujours plus troublées, jusqu'à ce qu'une nouvelle guerre éclata, la Guerre des Bannis.

J. JALLA.

TORRE PELLICE
TIPOGRAFIA ALPINA
Via Arnaud, 31